

OLIVIER SAKSIK
ELEKTRONLIBRE

Chat Borgne Théâtre

REVUE DE PRESSE

J'AI SAIGNÉ
BLAISE CENDRARS / JEAN-YVES RUF
CRÉATION 2021/2022



SOMMAIRE

PRESSE ÉCRITE

- > LA TERRASSE, novembre 2021.....p.04

WEB

- > HOTTELLO, 25 novembre 2021.....p.06
- > NAJA 21, 30 novembre 2021.....p.09
- > LA CROIX, 30 novembre 2021.....p.11
- > JE N'AI QU'UNE VIE, 30 novembre 2021.....p.13
- > LE PETIT RHAPSODE, 1er décembre 2021.....p.15
- > TRANSFUGE, 1er décembre 2021.....p.18
- > BLOG DU SNES-FSU, 1er décembre 2021.....p.20
- > SCENEWEB, 2 décembre 2021.....p.22
- > ARTS-CHIPELS, 2 décembre 2021.....p.25
- > THÉÂTRE DU BLOG, 4 décembre 2021.....p.32
- > ARTS MOUVANTS, 4 décembre 2021.....p.33
- > UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE, 4 décembre 2021.p.36
- > DE LA COUR AU JARDIN, 12 décembre 2021.....p.39

RENCONTRE

- >TRANSFUGE, 22 novembre 2021.....p.44

PRESSE ÉCRITE



LES PLATEAUX SAUVAGES / TEXTE DE
BLAISE CENDRARS / ADAPTATION ET MISE
EN SCÈNE JEAN-COCHARD ET JEAN-YVES RUF

J'ai saigné

Pour cette création dans la forme du seul en scène, l'acteur et metteur en scène Jean-Yves Ruf a fait le choix d'une nouvelle autobiographique signée par Blaise Cendrars.



© Alban Van Wassenhove

Jean-Yves Ruf, seul en scène, dans la peau de Blaise Cendrars.

« Après avoir interprété un solo, un texte d'Antoine Jaccoud au théâtre de Vidy-Lausanne, j'ai eu envie de continuer à creuser l'art de l'acteur, parce que c'est une manière d'engager le corps de l'acteur autrement. Je me suis mis à la recherche du texte idoine. Et je suis tombé au hasard de mes lectures sur ce texte autobiographique de Blaise Cendrars dont je me suis souvent dit que l'écriture recelait beaucoup d'oralité » indique Jean-Yves Ruf, co-metteur en scène et interprète de ce seul en scène. Dans *J'ai saigné*, Blaise Cendrars narre l'histoire de sa convalescence quand, engagé volontaire de la Légion étrangère, blessé, il repousse ses limites pour se reconstruire et retrouver goût à la vie. « Ce texte dépasse de loin la chronique d'une époque. Pas d'apitoiement, pas de sensationnalisme. Un ton simple et pudique. Il trouve des mots pour faire revivre des êtres perdus sur le chemin de la souffrance. Et le récit déploie des résonances profondes sur notre rapport à l'autre, au combat intérieur, à la guérison ».

Marie-Emmanuelle Dulous de Méritens

Les Plateaux Sauvages, 5, rue des Plâtrières, 75020 Paris. Du lundi 29 novembre 2021 au samedi 11 décembre 2021. Les lundis, mardis, mercredis, jeudis, vendredis à 19h, les samedis à 16h. Tél: 01 83 75 55 70. Durée: 1h20. // Et aussi les 1^{er} et 2 mars à la **Maison des Arts du Léman - Thonon**.

WEB
WEB



J'ai saigné de **Blaise Cendrars**, mise en scène de **Jean-Christophe Cochard** et **Jean-Yves Ruf**, jeu de **Jean-Yves Ruf**.



Crédit photo : Alban Van Wassenhove.

J'ai saigné de **Blaise Cendrars**, mise en scène de **Jean-Christophe Cochard** et **Jean-Yves Ruf**, jeu de **Jean-Yves Ruf**.

Le metteur en scène Jean-Yves Ruf prend un plaisir évident à explorer plus avant l'art de l'acteur, une manière d'engager le corps sur la scène et de le comprendre de l'intérieur, dit-il, ce qui ne peut qu'aider la direction d'acteur et l'accompagnement des comédiens dans l'art de mettre en scène.

La co-mise en scène est signée Jean-Christophe Cochard, qui a été acteur dans un solo *Figures Péguy*, avec Jean-Yves Ruf pour co-metteur en scène. Pour *J'ai saigné*, les rôles ont été inversés.

Un texte autobiographique de Blaise Cendrars a eu la préférence de l'acteur-metteur en scène, une nouvelle autobiographique extraite du recueil *La Vie dangereuse* publié en 1938, intitulée *J'ai saigné*. Ce texte fait d'ailleurs écho à une autre nouvelle intitulée : *J'ai tué* (Ed. Zoé Poche, 2015).

25 novembre 2021

L'horreur de la Première Guerre mondiale est l'objet de ces deux nouvelles denses et littéraires. *J'ai tué* évoque l'arrivée massive des soldats sur le front, ignorants de la boucherie future. L'auteur décrit le sentiment d'impunité animant les tueurs – dont il est –, portés par cette masse humaine.

Ainsi, en septembre 1915, Blaise Cendrars, alors engagé volontaire de la Légion étrangère, se bat sur le front de Champagne. Il est touché par un éclat d'obus. Opéré sur place, il est amputé d'une partie de son bras droit. Puis il est transporté à l'Evêché de Châlons-sur-Marne – maintenant Châlons-en-Champagne –, dans un hospice religieux, pour y vivre sa période de convalescence.

La nouvelle *J'ai saigné* relate cette période, la souffrance, mais aussi la rééducation, la résilience, la solidarité et la renaissance. On y rencontre la figure admirable de Mme Adrienne, l'infirmière-major, qui repère la capacité de Cendrars à repousser ses limites pour se reconstruire, retrouver goût à la vie et restaurer l'estime de soi. Il s'entraîne même à jongler avec trois balles, à boxer :

« *Je ne me suis pas trompée, Cendrars, en venant vous chercher ? J'ai là un pauvre petit berger des Landes qui souffre le martyr.(...) Entretenez-le, racontez-lui des histoires, cela lui fera du bien. Vous voulez bien ?* »

Cendrars partagera la chambre de ce berger qui a reçu dix-sept éclats d'obus dans le corps, et plus tard d'un maréchal des logis qui a perdu l'usage de la parole. Adrienne est intuitivement persuadée que le mental du blessé est vital. Ensemble, ils cherchent de manière empirique à pallier une médecine trop mécaniste et à reconstruire le psychisme de ces êtres démolis.

Le récit est universel, dépassant le contexte de la Première Guerre mondiale. Cendrars attendra vingt-trois ans avant d'oser aborder le récit de cette convalescence, après oubli, recul et pardon.

Saigner signifie perdre du sang et être blessé, Aragon, dans *la Semaine sainte* (1958), évoque « *de rudes soldats, ceux qui avaient dormi et saigné sur tous les champs de bataille d'Europe* ».

Sang rouge versé des blessures perpétrées par le bras aveugle et armé des tireurs d'obus, sang associé à la guerre et aux conflits. La guerre – les violences de l'Histoire – est la matière inépuisable des dramaturges. Christopher Marlowe exprime cette fascination pour le héros et grand meurtrier Tamerlan : « *Alors quand le ciel sera aussi rouge que du sang, on dira que c'est moi qui l'ai fait rougir afin de ne plus penser qu'au sang et à la guerre.* » (*Tamerlan le Grand*, IV, 2)

Résultat des opérations : le soldat narrateur est foudroyé – homme blessé et mort-vivant qui revit en dépit de l'effroi, à travers l'écriture, homme « à la main coupée », vivant solitairement le drame de la mutilation, une réalité passée longtemps sous silence : « *J'ai pris feu dans ma solitude, car écrire c'est se consumer [...]. Car écrire c'est brûler vif, mais c'est aussi renaître de ses cendres.* »

Le sang n'appelle pas toujours le sang, il exprime aussi le refus de le voir s'écouler : le désir de vengeance laisse place au pardon pour que s'arrête la machine infernale des hommes à détruire.

25 novembre 2021

L'écriture de Cendrars cultive un art de la distance, éloigné de toute compassion obligée, une dimension juste que l'expression simple et pudique intensifie encore, à travers une langue à la fois directe et très écrite, de la main gauche puisque la main droite référentielle a été perdue.

Cris, fuites, hurlements, plaintes et gémissements, le front en Champagne est un chaos. Le protagoniste est blessé, la main amputée, le corps nu et abandonné qui attend sur un brancard dans le froid, avant que l'ambulancier arrive enfin et trouve une couverture pour le couvrir.

Embarqué avec trois blessés à destination de la gare où tous prendront le train pour Biarritz, il connaît un trajet mouvementé : un jeune soldat pleure, réclamant sa mère, celui-ci est réprimandé. Arrivé à la gare, le narrateur boit une bouteille d'alcool qu'on lui donne. Il s'endort, et s'éveille seul dans la cour, les autres sont partis en train pour Biarritz; l'ambulancier le réinstalle dans la voiture.

Plaintes du chauffeur qui travaille encore tard dans la nuit avancée, souffrant de la guerre indirectement – spectacle des horreurs de mutilés et cadavres -, il n'en console pas moins l'homme blessé, lui apprenant sa destination pour Sainte-Croix, à l'Evêché, un bon hôpital, précise-t-il.

Le bâtiment de l'Evêché est imposant – espaces vides et nus, boiseries et bel escalier majestueux qui tourne en descendant les étages-, et la présence d'une religieuse silencieuse qui le soigne.

L'éclairage est blafard, trop fort ou trop faible, les voix seules se font entendre au nouvel hôte, dans un silence inquiétant en même temps que réconfortant. Des draps blancs sont dressés sur le lointain, encadrant une chambre de patient qu'une petite lumière tremblante éclaire – un beau jeu d'ombres. Et à jardin, un lit médicalisé d'hôpital de l'époque, barres de métal et couche sommaire.

La parole du comédien, personnage d'homme blessé qui se reconstruit patiemment, coule entre sobriété, retenue, maîtrise du récit et contrôle des états intérieurs traversés, attentive aux autres.

Véronique Hotte

Du 29 novembre au 11 décembre 2021, du lundi au vendredi à 19h, samedi 16h aux **Plateaux Sauvages** 5, rue des Plâtrières 75020 – Paris. Les 1er et 2 mars 2022, **La Maison des Arts du Léman à Thonon**.

« J'AI SAIGNÉ », LES MOTS DU POÈTE CENDRARS

par Véronique Giraud



Éric Ruf lors de la création de "J'ai saigné", texte de Blaise Cendrars, le 29 novembre aux Plateaux Sauvages à Paris.

© Alban Van Wassenhove

Jean-Yves Ruf emplit la scène des mots que Blaise Cendrars a inventés pour dire les jours et les nuits de souffrance après son amputation. Création aux Plateaux Sauvages.

Quelque part dans Paris un poète souffre. On l'a amputé d'une partie de son bras droit après qu'il a été blessé sur le front de Champagne. Allongé sur un brancard, il attend, nu, dans la cour d'un hôpital. De ses mots, ciselés dans la chair et dans le réel, Blaise Cendrars s'empare d'un moment de sa vie où se mêle au drame chaque petit geste de vie. Ses mots, Jean-Yves Ruf les souffle dans la pénombre des Plateaux Sauvages. Dits sans emphase, ils semblent coller à chacun des pas du comédien, à chacun de ses gestes, à la lumière de son visage, dans un décor pauvre aux allures de rebut. Avec pudeur, humilité, ils disent la souffrance et l'incongruité de circonstances où tout est dû au hasard, à la bonne volonté. La lutte pour faire taire le désespoir, l'empathie l'adoucit, et fait parfois entrer le risible.

Ce magnifique morceau de la littérature, mis en scène avec Jean-Christophe Cochard, fait son œuvre en chaque spectateur. Conçu comme une aventure humaine, ce texte ramène chacun sur les chemins de la souffrance, depuis la perception de la douleur la plus vive qui laisse démuni et force à hurler à une perception atténuée par l'encouragement à détourner l'autre de l'insoutenable. Une aventure littéraire que Cendrars fait cheminer depuis son propre corps jusqu'à gravir la souffrance de l'autre et oublier la sienne. Une expérience pleine d'enseignement qu'il fait bon entendre aujourd'hui. On comprend que ce court texte autobiographique ait suscité l'intérêt de Jean-Yves Ruf et lui ait donné l'envie de le porter sur les scènes des théâtres.

***J'ai saigné*, Texte Blaise Cendrars. Avec Jean-Yves Ruf. Mise en scène : Jean-Christophe Cochard et Jean-Yves Ruf. Création le 29 novembre aux Plateaux Sauvages, Paris. Jusqu'au 11 décembre. Du 29 novembre au 11 décembre. Du lundi au vendredi à 19h et le samedi à 16h.**

Accueil > Culture

« J'ai saigné » : Jean-Yves Ruf donne vie aux mots de Blaise Cendrars

Critique Les Plateaux sauvages à Paris proposent une belle adaptation théâtrale de la nouvelle autobiographique de Blaise Cendrars, « J'ai saigné ». Dans la mise en scène qu'il cosigne avec Jean-Christophe Cochard, Jean-Yves Ruf livre un jeu poétique et délicat.

Alice Breton, le 30/11/2021 à 16:25 Modifié le 30/11/2021 à 16:25

🕒 Lecture en 1 min.



Sur scène : un lit, une table, une chaise et quelques meubles fracassés sur le sol ; des lumières jaunes, blanches et orangées, par instants occultées. Dans ce décor sobre, d'une voix aussi grave que douce, d'une gestuelle proportionnée avec aisance pour captiver l'auditoire ; Jean-Yves Ruf, seul sur scène, incarne les mots de l'écrivain Blaise Cendrars.

Avec justesse, le comédien réussit à emmener le public en 1915, au cœur de la Première Guerre mondiale. Une histoire glaçante depuis l'amputation du bras droit du personnage, due à un éclat d'obus, jusqu'à son séjour à l'évêché de Châlons-sur-Marne, dans un hospice religieux, où lui seront prodigués les soins nécessaires à sa convalescence.

Le baume de l'espoir infini de l'infirmière

Jean-Yves Ruf s'imprègne des ressentis de Cendrars pour mieux les livrer sur scène, interprétant à lui seul les différents personnages du texte, en modifiant son timbre et son accent. Ces lignes prononcées décrivent avec effroi et délicatesse la dure réalité des événements vécus, entre souffrance et consolation. Dans cet hospice, le soldat rencontre l'infirmière générale, Adrienne, avec laquelle il noue un lien privilégié de confiance et d'amitié. En mettant la vie au cœur des douleurs, des traumatismes et de la mort, Adrienne permet la renaissance du soldat. Elle lui accorde de l'importance, lui qui avait « *la terreur d'être oublié* ».

Les mots poignants de Cendrars et la sincérité de Jean-Yves Ruf dans son jeu de comédien offrent au spectateur l'intensité et la sensibilité d'un texte écrit en pleine tourmente.

« J'ai saigné/Blaise Cendrars », jusqu'au 11 décembre aux Plateaux sauvages (5 rue des Plâtrières, 75 020 Paris). Rens. : lesplateauxsauvages.fr



30 novembre 2021

J'ai saigné

📅 30 novembre 2021 👤 GAF, a Strange quark



J'ai saigné aux Plateaux Sauvages : Jean-Yves Ruf, accompagné pour la mise en scène par Jean-Christophe Cochard, une vision humble du texte plein d'humanité de Blaise Cendrars, une représentation dont le spectateur ne sort pas indemne.

Sur la scène, un lit, deux chaises, des tons beiges. *Champagne, 1915. C'était au lendemain de l'offensive ratée.* Blaise Cendrars vient d'être amputé de son bras droit.

Dans l'urgence, nu sur son brancard, il est évacué en ambulance. A la gare de Chalons, on ne l'embarque pas dans le train vers Biarritz, il est emmené à l'évêché, transformé en hôpital de guerre. Là, il rencontre Madame Adrienne, une famille d'officiers, elle est au front quand son mari est dans les bureaux. Infirmière, elle l'impressionne par son engagement. Elle va lui demander de partager la chambre d'un petit berger des Landes, 72 éclats d'obus dans le corps, de lui raconter des histoires, tenir son moral, alimenter son imaginaire. Avec succès. Jusqu'à ce qu'un Inspecteur Général change la donne.

De Blaise Cendrars, on voit souvent *La Prose du Transsibérien*. J'ai saigné, c'est autre chose.

C'est un texte. Un texte imagé, qui parle de souffrance, avec des mots forts, précis, qui portent. Qui parle d'humanité. On croise des gens, des gens qui sont des êtres humains définis par leurs traits d'humanité. La générosité. L'étonnement. La volonté de survivre. La colère. La bêtise. Avec ces moments de légèreté que la vie sait trouver au milieu du chaos. Sœur Philomène.



30 novembre 2021

Des mots qui portent. Ils ne vont pas chercher la pitié du spectateur, ils ne jugent pas. A lui de ressentir, de tirer ses conclusions.

La mise en scène de Jean-Christophe Cochard et Jean-Yves Ruf. Modeste, humble. Des tableaux successifs, tous justifiés, au seul service des mots.

Jean-Yves Ruf, seul en scène. A l'image de la mise en scène, il sert le texte, sans jamais chercher l'effet facile. Avec une pointe d'accent suisse qui laisse traîner le temps, laisse aux mots le temps de porter, au spectateur le soin de construire son image,

La salle a longuement applaudi Jean-Yves Ruf, a pris le temps de sortir de la salle, à l'issue de ce beau spectacle dont nul ne sort indemne.

Aux Plateaux Sauvages jusqu'au 11/12/21

Du lundi au vendredi : 19h00 – samedi : 16h00

Texte : Blaise Cendrars

Avec : Jean-Yves Ruf

Mise en scène : Jean-Christophe Cochard et Jean-Yves Ruf

Visuel : Pauline Le Goff

"J'ai saigné" texte de Blaise Cendrars mise en scène Jean-Christophe Cochard et Jean-Yves Ruf aux Plateaux Sauvages

par Richard Magaldi-Trichet



"Le Petit Rhapsode"(théâtre et littérature)

1er décembre 2021

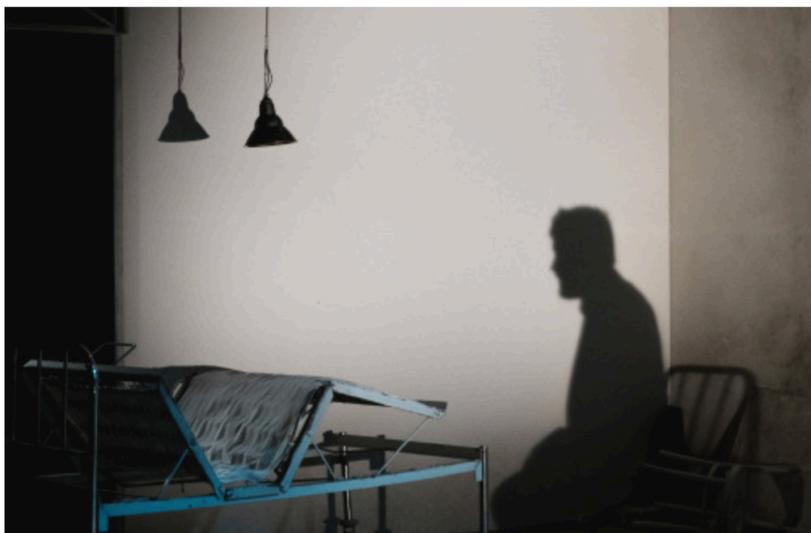
La valse à un bras...Selon Shakespeare « Le pire n'est pas atteint tant que nous pouvons le nommer ». Nous devons tout de même en être très proche avec le texte de Blaise Cendrars, nouvelle autobiographique tirée du recueil *La vie dangereuse* publié en 1938, que Jean-Yves Ruf décide de s'appropriier pour nous plonger au cœur de l'enfer de la Première Guerre mondiale.



© Alban Van Wasenhove

Fort heureusement il sait, avec un talent remarquable, tracer dans la nudité d'un récit de souffrance et de douleur une esquisse tout en délicatesse et retenue, souffle attentionné à la flamme vacillante de la vie explosée dans les horreurs des tranchées.

Quel bonheur tout d'abord de retrouver la plume magnifique de Cendrars, écrivain quelque peu oublié, dont Henry Miller décrivait l'oeuvre comme « Une masse poétique étincelante, dédiée à l'archipel de l'insomnie ». Jean-Yves Ruf a justement choisi l'épisode où Cendrars -pseudonyme adopté où se mêlent les cendres à l'art- perd sa main droite au combat, celle de l'écriture, et se voit confier par l'admirable Mme Adrienne, dévouée infirmière-major, l'ingrate tâche d'accompagner par ses récits l'insupportable supplice d'un jeune berger qui a reçu dans son corps 72 éclats d'obus.



© Alban Van Wassenhove

"Le Petit Rhapsode"(théâtre et littérature)

1er décembre 2021

Il faut toute la présence presque lunaire de Ruf, et la douceur de son phrasé apaisant, détaché, dans une tendresse infinie, pour pouvoir écouter cette histoire où « les hurlements sont plus ignobles que les chairs déchirées ».

Mis en scène par Jean-Christophe Cochard, avec une sobriété qui met en avant la parole neutre, le spectacle nous maintient dans un halo où rayonne le comédien par un dédoublement d'ombres fuyantes sur les parois. Cette chambre d'hôpital, entre guerre et démence, d'où l'on rêve de s'évader, devient à la fois labyrinthe immuable et lieu d'une reconstruction de soi (ou pas), où les miracles aussi peuvent un jour se produire, dans une envolée de valse joyeuse, même avec un seul bras, célébration d'une guérison victorieuse du pire.



© Alban Van Wassenhove



Scène

La guerre de Cendrars

Jean-Yves Ruf en scène

Marjorie Bertin

01/12/2021 • Critique

(c)Alban van Wasenhove

C'est un texte magnifique de Blaise Cendrars que Jean-Yves Ruf fait revivre sur la scène des Plateaux Sauvages. La guerre, dans toute sa vérité.

Ce qui frappe d'abord c'est le contraste. Pour mettre en scène *J'ai saigné*, dans laquelle Cendrars raconte l'horreur des blessures de la Grande Guerre, Jean-Christophe Cochard et Jean-Yves Ruf –qui interprète ce seul en scène- ont opté pour le minimalisme absolu. Et la douceur. La scène baigne dans une lumière apaisante, tantôt ocre ou bleutée, le plus souvent opalescente, qui change de façon subtile, subreptice. Un lit de fer, quelques chaises, une carafe d'eau, des gravats dans un coin de la pièce, un peu de salpêtre. Nous sommes dans ce qui fut un hôpital, de campagne il y a fort longtemps, à Châlons-en-Champagne. Au centre du plateau, Jean-Yves Ruf, massif et stoïque, chemise noire et costume gris, raconte le récit autobiographique de Blaise Cendrars. L'évacuation de ce dernier, quarante-huit heures après avoir été amputé du bras droit et l'enfer, de « Ceux de 14 » pris dans une boucherie effroyable. Là aussi le contraste est saisissant. Entre la voix grave, un peu

chantante de Jean-Yves Ruf et la situation. Entre cette scénographie épurée et les dialogues de ces hommes au parlé vrai restitué avec une sincérité déconcertante. Jean-Christophe Cochard, qui co-signe la mise en scène, est aussi un conteur passionné des *Vies minuscules* de Pierre Michon. On le ressent, dans cette absence d'apitoiement qui évite le registre pathétique, dans l'humour aussi, qui naît parfois de l'absurdité des situations –alors que certains mutilés sont évacués pour Biarritz comme en villégiature, d'autres, à l'instar de Cendrars partent vers Châlons « chez les curetons » où sœur Philomène s'évanouit devant la nudité de l'écrivain. Là, sur scène, plein de sobriété, comme un homme qui se souvient, Jean-Yves Ruf dit « Je », puis il dit « Nous » et nous y sommes. De la première à la dernière minute de ce texte bouleversant et révoltant. Depuis l'ambulance qui arpente à vive allure les rues de Châlons-en-Champagne, dans laquelle l'écrivain est transporté comme un paquet, jusqu'aux sous-pentes de l'hôpital où il reviendra à la vie comme un enfant qui réapprend tout. Pourtant Cendrars n'est pas le héros de *J'ai saigné*. C'est une infirmière bénévole, « Madame Adrienne ». Ange de patience qui a la grâce de donner l'impression à chaque soldat qu'il est son préféré. Une « âme ardente » avec laquelle l'écrivain sympathise, dévouée à sa tâche jusqu'à l'épuisement qu'elle surmonte à coup de piqûres de caféine et qui ne trébuche que lorsque l'un de ses patients meure. C'est pour tenter de distraire l'un d'eux, un « pauvre petit berger des Landes », adolescent, blessé de 72 éclats d'obus, qu'elle installe Cendrars dans la même chambre que lui. L'écrivain lui raconte des histoires, mais surtout, se met à faire des exercices de jongleur et des tours d'adresse, et apprend à vivre avec son « bras coupé ». Hélas, cet équilibre précaire est bientôt brisé par un éminent médecin de Paris. « L'arrivée d'un grand chef ne présage rien de bon pour un soldat ». Le grand manitou sème la panique et reproduit la Guerre avec barbarie sur le corps du berger. Mais il n'est pas exclusivement question de drame dans ce grand et humble spectacle, qui sert à merveille la langue de Cendras. Jean-Yves Ruf y fait aussi vivre quelques résurrections.

***J'ai Saigné* de Blaise Cendrars mise en scène de Jean-Yves Ruf et Jean-Christophe Cochard jusqu'au 11 décembre aux [Plateaux sauvages](#).**

« J'ai saigné »

Cendrars servi par un acteur bouleversant d'humanité

1 décembre 2021



Dans ce court texte, Blaise Cendrars, amputé sur le champ de bataille après avoir été blessé au bras droit par un éclat d'obus en 1915, raconte son séjour à l'hospice religieux de Châlon-sur-Marne pour sa convalescence. Il évoque le trajet cauchemardesque de l'évacuation précipitée avec trois autres blessés, le froid, la souffrance et l'arrivée de nuit dans le hall désert et glacé de l'hospice, la terreur d'y être oublié et de mourir seul. Sa détermination à renaître, ses efforts de rééducation peu conventionnels – il a perdu la main avec laquelle il écrivait – l'amèneront à une complicité avec Mme Adrienne, l'infirmière que tous les blessés aiment, dont tous voudraient être le préféré, qui encourage, console, soigne avec précision et douceur. Elle lui demandera de partager sa

chambre avec le « petit berger des Landes » blessé de 72 éclats d'obus, de lui raconter des histoires pour l'aider à supporter la souffrance inhumaine qu'il subit chaque jour quand on le soigne, puis, plus tard, celle d'un homme trépané qui a perdu la parole.

Jean-Yves Ruf, le plus souvent metteur en scène, a souhaité remonter sur un plateau comme acteur et il a choisi un seul en scène avec ce texte de Blaise Cendrars. Avec une langue simple et pleine de vie, des phrases brèves ou qui s'allongent jusqu'à clouer le lecteur, l'écrivain y peint les horreurs de la guerre et la souffrance des hommes, mais fait aussi le portrait d'hommes et de femmes qui se révèlent dans ces circonstances terribles. Humanité, bonté intelligente, foi dans les capacités humaines mais également mesquinerie, bêtise satisfaite, morgue. Apparaît aussi, en filigrane, le portrait de l'écrivain lui-même, en empathie avec ses frères de souffrance et qui comprend, sous l'influence de Mme Adrienne, qu'en s'occupant des autres il va guérir et retrouver goût à la vie.

Avec son complice Jean-Christophe Cochard, Jean-Yves Ruf a mis en scène ce récit, dans une scénographie légère, des draps tendus, un lit, une petite table et une chaise en fer. C'est la lumière tantôt froide, tantôt plus chaude, éclairant directement l'acteur ou le laissant un peu dans l'ombre, qui va jouer le rôle majeur. Bras collé au corps sous sa veste dont la manche vide rappelle le traumatisme de l'amputation de Cendrars, Jean-Yves Ruf parfois debout, parfois assis, fait naître les images, la douleur des blessés, la violence de la guerre, l'humanité et l'intelligence de Mme Adrienne au service des blessés ou à l'inverse la sécheresse technocratique du médecin gonflé d'orgueil stupide. Le jeu du comédien est simple et retenu, c'est la voix au service du texte qui importe, elle épouse toutes les émotions. De la souffrance et de l'angoisse à se retrouver seul, on passe à l'humour de la détermination de l'écrivain à imaginer le moyen de se rééduquer et à la tendresse de l'évocation de Mme Adrienne. La compassion face à la souffrance du petit berger des Landes laisse place à la sécheresse du ton et à la brièveté tranchante de la colère rentrée quand il s'agit de peindre le Médecin-Général inspecteur des Armées.

Un acteur d'une finesse exceptionnelle au service d'un texte magnifique d'humanité. A voir absolument !

Micheline Rousselet

Jusqu'au 11 décembre aux Plateaux Sauvages, 5 rue des Plâtrières, 75020 Paris – du lundi au vendredi à 19h, le samedi à 16h – Réservations : lesplateauxsauvages.fr

Jean-Yves Ruf bourlingue en douceur avec Cendrars



Seul en scène, le comédien et metteur en scène Jean-Yves Ruf porte une nouvelle autobiographique de Blaise Cendrars, *J'ai saigné*. Délicatement, il met le mouvement perpétuel de Cendrars au ralenti. Le temps de revenir sur l'expérience de la guerre. Sur son traumatisme qui est aussi source d'un nouveau regard sur la vie.

C'est à pas feutrés, presque en catimini, que Jean-Yves Ruf entre sur une scène où les signes de l'abandon se mêlent à ceux du présent, de l'activité. Lorsqu'il se plante devant quelques meubles renversés, cassés, près aussi de chaises entières, bien debout sur leurs pieds, le comédien et metteur en scène s'inscrit dans l'espace ambigu qui lui est imparti. Vêtu d'un costume noir, dont on remarque que ne sort qu'un bras sur les deux, il semble appartenir autant à aujourd'hui qu'au passé. Les premiers mots qu'il prononce, « *Champagne, 1915* », ont beau faire référence à une période révolue, ils nous sont adressés de telle manière que le présent du plateau se superpose pour nous parfaitement au moment de la Première Guerre Mondiale dont est bientôt question. L'actuel ne disparaît pas derrière le passé, il en fait ressortir toutes les violences. Il en souligne tous les questionnements.

Le comédien d'aujourd'hui a beau incarner l'écrivain dont il porte les mots, Blaise Cendrars (1897-1961), il ne s'éclipse pas tout à fait. À travers le texte un texte peu connu, *J'ai saigné*, il cohabite avec lui. Tout en nous ramenant « *au lendemain de la grande offensive ratée, quarante-huit heures après l'amputation* » de l'auteur qu'il affirme lire depuis l'adolescence, Jean-Yves Ruf dit quelque chose de lui-même, de son aventure théâtrale. À sa manière discrète, humble de porter la nouvelle de Cendrars, il exprime sa recherche plus encore que ses trouvailles. En décidant de n'utiliser que le minimum d'éléments qui séparent le jeu de la lecture, il met en scène sa rencontre avec une écriture qui est seulement l'une des très nombreuses manières dont s'est exprimé Blaise Cendrars tout au long de son riche parcours littéraire. Le face à face met en pause le « mouvement perpétuel » de Cendrars, le temps de nous arrêter sur l'une de ses recherches.

J'ai saigné, on l'aura compris, relève de la veine autobiographique de Blaise Cendrars, qui a bourlingué dans l'écriture autant que dans le monde, en développant à la fois une œuvre poétique et romanesque, en s'illustrant aussi du côté de l'essai. Publiée en 1938 dans le recueil *La vie dangereuse*, première partie de mémoires dont le second volume s'intitule *La Main coupée* (1948), la nouvelle choisie par Jean-Yves Ruf est pour son auteur un moyen de revenir sur une expérience vécue pendant la guerre : son amputation suite à une blessure causée par un éclat d'obus, sur le front de Champagne où il se bat comme engagé volontaire de la Légion étrangère, et surtout sa convalescence dans un hospice religieux de Châlons-sur-Marne (maintenant Châlons-en-Champagne). Peu importe que la dimension autobiographique des œuvres de Cendrars présentées comme telles soit souvent contestée : la leçon de vie et de mort qui s'y déploie avec un langage à la fois brut et ciselé, délicat, nous parvient entièrement.

En s'emparant de *J'ai saigné* avec un calme que l'on ne prend guère longtemps pour du détachement, Jean-Yves Ruf prolonge le geste d'écriture de l'auteur, riche des 23 ans écoulés depuis les faits racontés.

En témoignant par sa grande retenue de sa lecture fine et du respect qu'il voue au texte de Cendrars, le comédien et metteur en scène met aussi en avant le recul de l'auteur au moment où il décrit son séjour à Châlons-sur-Marne, dominé par la figure magnifique, généreuse, de l'infirmière-major de l'hôpital, Madame Adrienne. Assisté à la mise en scène par Jean-Christophe Cochard, auprès de qui il avait joué le même rôle dans le solo *Figure Péguy* (2016), Jean-Yves Ruf met ainsi sinon en pause, du moins au ralenti le mouvement perpétuel vers laquelle tendait l'auteur-bourlingueur. Sans atténuer ainsi l'horreur, les souffrances physiques et morales des patients décrites par l'auteur, sans faire non plus de celui-ci un héros lorsqu'il passe son temps à tenter d'améliorer le moral des troupes décimées, la pièce invite ainsi le spectateur à aller vers Cendrars, à voyager vers lui pour continuer de mettre en mouvement une pensée et une poésie qui n'ont cessé de se déplacer du vivant de leur auteur.

Anaïs Heluin

J'ai saigné

Texte Blaise Cendrars

Mise en scène Jean-Christophe Cochard et Jean-Yves Ruf

Scénographie Aurélie Thomas

Création lumière Christian Dubet

Régie lumière Arno Seghiri

Avec Jean-Yves Ruf

Production Chat Borgne Théâtre

Coréalisation Les Plateaux Sauvages

Coproduction Le Préau – Centre Dramatique National de Normandie-Vire et

Espace des Arts, Scène nationale Chalon-sur-Saône

Avec le soutien et l'accompagnement technique des Plateaux Sauvages

**Le Chat Borgne Théâtre est une compagnie conventionnée par la DRAC et la
Région GRAND EST.**

Durée : 1h20

Les Plateaux Sauvages – Paris

Du 29 novembre au 11 décembre 2021

Maison des arts du Léman-Thonon – Thonons-les-Bains

Les 1^{er} et 2 mars 2022

THÉÂTRE

J'AI SAIGNÉ. PASSENT LES JOURS, PASSENT LES NUITS, AU PAYS DES CORPS ET DES ÂMES MEURTRIS.

2 DÉCEMBRE 2021

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



©Alban Van Wassenhove

C'est seulement près de trente ans après – et une guerre de plus – que Blaise Cendrars rapporte dans ses Mémoires la blessure qui lui valut l'amputation de la main droite lors de son incorporation volontaire dans l'armée française en 1914. Une plongée saisissante dans les terribles conséquences humaines de la Première Guerre mondiale.

Dans un coin du plateau, à jardin, un lit de fer, rouillé. Une chaise jetée à terre et quelques pierres, vestiges probables d'un bombardement. Une petite table porte une carafe d'eau type collectivité, et un verre. La désolation est perceptible dans cet univers où la fatigue et l'usure semblent de mise. Il entre, lui, Cendrars, en costume de ville. Seule sa main gauche est visible. Normal, il a pris un éclat d'obus qui lui a arraché la droite. C'est cette histoire qu'il va nous raconter, ou plutôt celle de son évacuation vers l'arrière et de sa convalescence, physique comme morale, au milieu des mutilés en tout genre, des traumatisés qui ont perdu la parole et des mourants dont il voit les derniers instants. C'était en 1915, en Champagne, on avait décrété une énième offensive, pour quelques mètres de terrain, comme toujours grignotés puis reperdus. Une tentative infructueuse, ratée, meurtrière.

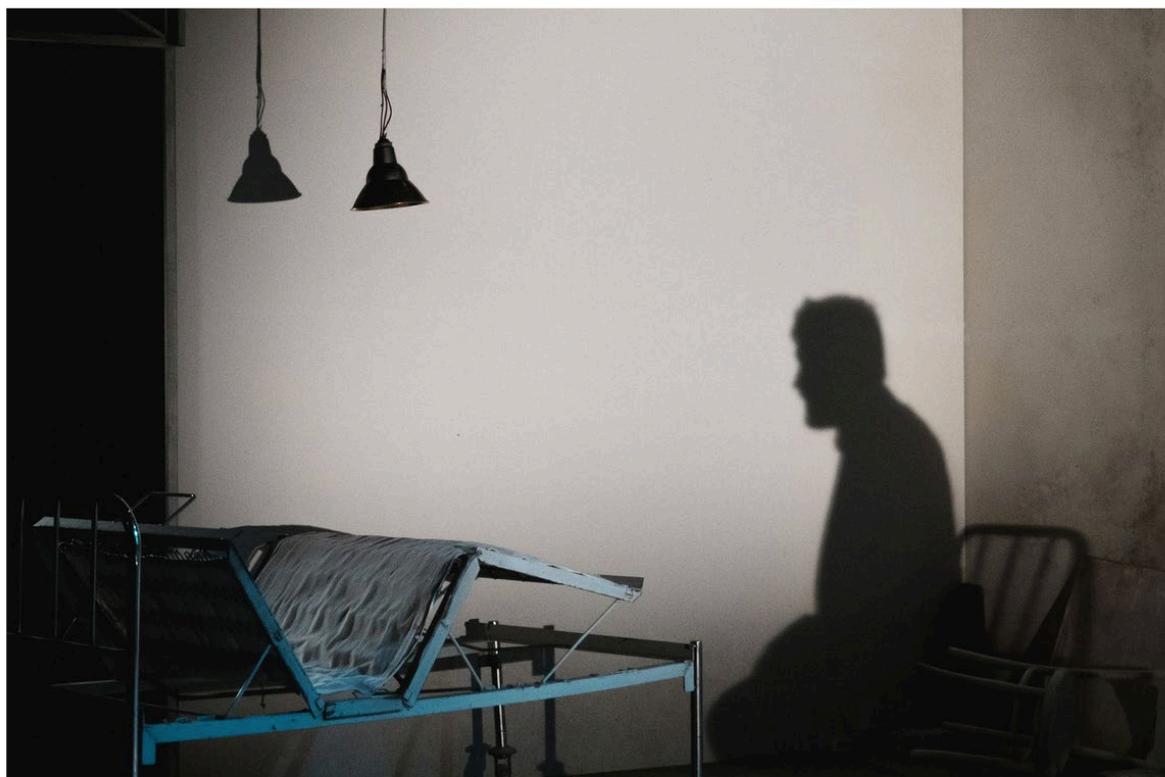


La dimension humaine de la guerre

Cendrars nous présente l'autre face de la guerre, celle des récits de poilus que la censure éliminait des correspondances, celle qu'on ne disait pas et que les rescapés, eux aussi, ont tue à leur retour. Celle des gueules cassées, des visages rafistolés ou masqués pour qu'on ne les voie plus, des amputés à la va-vite dont les pansements pissent le sang, des blessés sur les brancards parce qu'on n'avait plus de lit et qu'on les entassait pêle-mêle, sanguinolents et gémissants, au milieu de vieilles chaudières ou de pièces de machine désaffectées, dans l'attente de la « fenêtre » entre deux convois d'armement, qui permettrait de les évacuer. Nous voici un soir d'octobre, avec la pluie qui tombe sans discontinuer et transforme le sol en borbier. L'autre face de la fleur au fusil, l'envers du décor qui dévoile des ruines et des hommes, atteints dans leur chair, marqués indélébilement s'ils ont la chance de survivre. D'une voix sans affect, comme s'il énonçait une histoire presque banale, Jean-Yves Ruf nous plonge dans l'horreur de ces hommes qui crient « maman » et qu'on est content de ne plus entendre parce qu'ils sont morts, dans les hurlements, les plaintes dont on voudrait faire abstraction mais qui sont là, et qui agacent ceux qui restent.

Une convalescence en forme de renaissance

Cendrars dit le long calvaire de l'évacuation dans des véhicules vétustes sur des terrains défoncés, sa souffrance si vive qu'elle n'avait plus rien d'humain et son arrivée, dans un hospice religieux où on l'abandonne nu, « humilié en toute impunité », seul et dans le silence, où il rencontre pour la première fois, l'humanité et la compassion. Il évoque de manière théâtrale l'apparition, dans « un frissoulis de robes, le tressaillement d'un chapelet et de menus



©Alban Van Wassenhove

médailles et, comme un grignotement de souris dans le silence, un pas furtif qui glissait dans l'escalier », de sœur Philomène, qui s'évanouit à sa vue. Il dit le dévouement des soignants, en particulier de l'infirmière-major, Madame Adrienne qui s'obstine, envers et contre tout, au-delà de la fatigue et du découragement, à tenter de maintenir en vie des cas désespérés ou d'offrir à ceux que la guerre a rendus fous, qui portent en eux des plaies qui ne sont plus physiques mais mentales, le moyen, fragile et fragmentaire de reprendre pied en leur tendant la main. C'est ainsi que Cendrars se retrouve compagnon de chambre d'un jeune berger criblé d'éclats d'obus à qui il raconte des histoires sans effet, mais qui se montre plus impressionné par la volonté farouche du poète de remettre son corps en état en boxant la vie avec son moignon à défaut de sa main. Ainsi aussi qu'il accompagne un ma-



©Alban Van Wassenhove

réchal des logis gigantesque et bonhomme qui semble s'être débranché du monde et a perdu la parole. Dans cet univers où les autorités médicales sont à la hauteur de l'incompétence des militaires, les jours succèdent aux nuits et les nuits au jours dans un long défilé que la lumière traduit.

Un récit en eaux littéraires

Jean-Yves Ruf garde tout au long du spectacle, cette manière de « quotidianniser » le récit de Cendrars, qu'il restitue dans son intégralité. Sans indignation manifestée ni pathos, il s'insère dans cette parole où le processus d'accumulation fait revivre la longue litanie des souffrances. L'ambulance cahote, ricoche, brinquebale et carambole, arrachant aux blessés des cris de douleur, les senteurs mêlent le camphre, le phénol, la pourriture et les odeurs d'excréments, les blessés sont hébétés, hâves, aveugles, insensés, les yeux disent « faim, soif, besoin »... Les qualificatifs s'empilent, les verbes se suc-

cèdent dans une énumération terrible que leur énonciation dépassionnée mais non dépourvue de distance critique rend plus épouvantable encore. Sur cette route parsemée de douleurs où « si l'on conçoit l'infini, c'est que la douleur est infinie », les bons mots ne sont pas absents cependant, tel ce chauffeur d'ambulance qui s'apitoie sur son sort de charrier de cadavres en puissance en déclarant « J'suis mécano, moi, j'étais pas dans la boucherie. » La vie palpite dans la manière qu'a Cendrars de croquer ses personnages. Ils sont humains, et non des abstractions, ils sont victimes de chair et de sang et non dommage collatéral. Alors que les derniers poilus ont disparu et que le discours « officiel » a été battu en brèche, le texte de Cendrars, souligné par l'économie de moyens de la mise en scène, nous renvoie à la question première que suscitent les guerres : que deviennent les hommes quand les nations combattantes les ont privés de leur humanité ?



J'ai saigné de Blaise Cendrars

S Comédien Jean-Yves Ruf S Mise en scène Jean-Christophe Cochard & Jean-Yves Ruf S Scénographie et costumes Aurélie Thomas S Création lumière Christian Dubet S Régie générale Arno Seghiri S **Production** Chat Borgne Théâtre S **Coréalisation** Les Plateaux Sauvages S **Coproduction** Le Préau – Centre Dramatique National de Normandie-Vire et Espace des Arts, Scène nationale Chalon-sur-Saône S **Avec le soutien** et l'accompagnement technique des Plateaux Sauvages S **Soutiens** DRAC Grand-Est, Région Grand-Est Créé le 3 décembre 2020 à Montchauvet – CDN de Vire-Normandie avec la collaboration du Parc naturel régional des Marais du Cotentin – représentation confidentielle (Covid)

Calendrier

Novembre 2021 en décentralisation avec le Préau – CDN de **Vire** (Montchauvet 9/11 : 20:30 ; Domfront 12/11 : 14:00&20:30 ; Torigny 16/11 : 14:00 ; Sourdeval 18/11 : 20 :30)

Du 29 novembre au 12 décembre 2021 (19h du lundi au vendredi, 16h le samedi)

Les Plateaux sauvages – 5, rue des Plâtrières – Paris 20^e

<https://lesplateauxsauvages.fr/jean-yves-ruf-21/> Tél. 01 83 75 55 70

Les 1^{er} et 2 mars - La Maison des Arts du Léman - **Thonon**

J'ai saigné, de Blaise Cendrars, mise en scène de Jean-Christophe Cochard et Jean-Yves Ruf

Posté dans 4 décembre, 2021 dans [actualités](#).

J'ai saigné, de Blaise Cendrars, mise en scène de Jean-Christophe Cochard et Jean-Yves Ruf

1915, en Champagne. L'engagé volontaire doit tenir sur la ligne de feu et ce feu lui arrachera la main. Le soldat Frédéric-Louis Sauser qui s'est donné le nom de Blaise Cendrars -il a déjà publié *Pâques à New York* et *La Prose du transsibérien*. Assommé de douleur, il est évacué dans les pires conditions, au hasard des erreurs d'aiguillage mais jamais les brancardiers n'égareront la fiche attachée à sa cheville, dans l'hospice des religieuses à Châlons-sur-Marne.



©x

Le poète a perdu sa main qui écrivait mais a gardé intact le talent du récit. Et ce que rend le spectacle, dans un dispositif très simple de Jean-Christophe Cochard et Jean-Yves Ruf: un lit d'hôpital vide suggère à lui tout seul le mouvement perpétuel des transferts, des morts, des réquisitions, du transit. A qui est destiné ce lit? Le poète manchot, lui, donne son récit debout ou, à un moment, assis sur une chaise...

Pour Jean-Yves Ruf, ce sera le texte et rien que le texte. En explorant son potentiel d'oralité, il en souligne la qualité d'écriture. Concise, linéaire, au plus juste, sans commentaires ni explications : un enchaînement absurde de faits où la banalité se heurte aux vertiges les plus extrêmes de la

vie et de la mort. D'où naissent des effets comiques inattendus : le rire naît du « trop » : trop d'obstacles à un sauvetage qui aura lieu pourtant, trop de retardements pour une mort qui arrivera quand même...

Alors, nous ne rions plus. Le sommet du pire est évoqué sobrement, jusqu'au moment où un mot manque pour décrire tant d'horreurs et alors le poète en trouve cent qui bouillonnent autour de ce trou. Il y a l'histoire du petit berger basque transpercé par soixante-douze éclats d'obus, crucifié par un médecin gradé sûr de lui et interventionniste, celle du géant trépané redevenu enfant Mais aussi celle de la religieuse et de l'infirmière major volontaire qui viennent chercher en lui, le poète Blaise Cendrars qui sait raconter les histoires, le ressort pour aider les autres et pour le faire aller lui-même vers la guérison. Un mot impossible à entendre jusqu'au jour de la révélation : oui, c'est possible.

Jean-Yves Ruf retient sa voix, prend peu d'air, comme s'il fallait ménager, longtemps après le temps même de l'écriture, les corps souffrants des petits soldats en agonie. Il tient le public en haleine. Présence massive et discrète, manche vide, voix à peine tremblée, obstinée à la recherche du dire vrai. Il suffirait de lire chez soi le texte imprimé ? Non, il faut un comédien pour raconter vraiment cette histoire de corps mutilés par la guerre, puisqu'il s'agit de cela : s'il y a de l'infini en l'homme, c'est l'infini de la douleur. Au-delà du supportable, sur la frontière entre la vie et la mort, de quel côté va-t-on glisser ?

On peut se demander ce qu'il y a dans la chaleur des applaudissements. Pas un salut à l'exploit, même s'il y a de l'exploit dans cette tenue constante du « dire » et cette sobriété ne fléchit pas. Aucun spectaculaire : toutes les images se sont formées dans notre imagination et nous les avons reçues dans le secret. Ces applaudissements sont sans doute un remerciement pour avoir été touché au plus profond et au plus vrai de ses émotions.

Christine Friedel

Jusqu'au 11 décembre, Les Plateaux Sauvages, 5, rue des Plâtrières (Paris XX ème). T. : 01 83 75 55 70.

J'ai saigné de Blaise Cendrars m.e.s. Jean-Yves Ruf



Septembre 1915. Blaise Cendrars alors engagé volontaire de la Légion étrangère, se bat sur le front de Champagne. Il est touché par un éclat d'obus. Opéré sur place, il est amputé d'une partie de son bras droit. Puis transporté à l'évêché de Châlons-sur-Marne (maintenant Châlons-en-Champagne), dans un hospice religieux, pour y vivre sa période de convalescence.

Extrait du recueil autobiographique, *La Vie Dangereuse*, publié en 1938, le texte intense et poignant de Blaise Cendrars fait surgir toute l'horreur que la sale guerre a engendrée.

Ballotés dans l'ambulance qui les transporte dans des hôpitaux de fortune, les soldats blessés font entendre la cruelle musique de leurs gémissements. Cette musique résonne encore fort, plus tard, dans cette vieille chambre aux murs délabrés et au lit vétuste que le plateau nous donne à voir.

Champagne, 1915.

En deux mots, deux seuls, de sa seule présence, Jean-Yves Ruf nous installe dans le texte de Blaise Cendrars.

J'ai saigné, malgré sa résonance autobiographique se fait l'écho d'une expérience collective et explore le fil tenu du chemin qui mène à la résilience.

Malgré l'horreur de cet hôpital militaire peuplé d'hommes meurtris dans leur chair, blessés à vif et au sang, Cendrars porte la voix de la bienveillance, de la solidarité, du groupe.

L'entraide qui va se nouer dans les petits actes du quotidien des infirmières, et plus particulièrement d'une infirmière, devient le cœur de cette histoire nourrie d'une humanité qui effleure chaque phrase, chaque mot.

ARTS MOUVANTS

CHRONIQUES DE SPECTACLES VIVANTS

4 décembre 2021

Jean-Yves Ruf offre sa voix posée au texte de Cendrars.

De son étoffe, de sa diction, il magnifie chaque intonation, chaque redondance d'un texte écrit au scalpel des souvenirs douloureux. Jean-Yves Ruf porte cette syntaxe si particulière à Cendrars, qui étire le verbe et son synonyme jusqu'à épuisement.

Élégante, épurée, la mise en scène de Jean-Christophe Cochard et de Jean-Yves Ruf magnifie la puissance narrative du texte.

La lumière, solaire, quand l'infirmière entre dans la chambre, souvent plus sombre quand surgit la douleur de ces blessures à vif, éclaire les tonalités de la narration.

L'écriture de Cendrars reflète ce don du bon moral qui irradie et porte les autres blessés. Attentionné, attentif, Blaise Cendrars accompagne cet homme meurtri de 72 éclats d'obus, plaies profondes qui voyagent dans sa chair, ou cet autre homme devenu poupon qui joue avec sa légion d'honneur comme un bébé avec son hochet.

Jean-Yves Ruf met en vie cet épisode poignant du destin de Cendrars et nous donne à écouter toute l'universalité de l'horreur de la guerre et de son injustice. En mettant la parole et l'échange au cœur d'un processus de résilience, il humanise l'innommable et redonne un visage aux traumatismes déchirants subits par ces hommes du front.

Un moment suspendu et bouleversant.



ARTS MOUVANTS

CHRONIQUES DE SPECTACLES VIVANTS

4 décembre 2021

photos : © Alban Van Wassenhove

J'ai saigné de Jean-Yves Ruf

Texte Blaise Cendrars

Mise en scène Jean-Christophe Cochard et Jean-Yves Ruf

Avec Jean-Yves Ruf

Scénographie Aurélie Thomas

Création lumière Christian Dubet

Régie lumière Arno Seghiri

Production Chat Borgne Théâtre

Coréalisation Les Plateaux Sauvages

Coproduction Le Préau – Centre Dramatique National de Normandie-Vire et Espace des Arts, Scène nationale
Chalon-sur-Saône

Avec le soutien et l'accompagnement technique des Plateaux Sauvages

Le Chat Borgne Théâtre est une compagnie conventionnée par la DRAC et la Région GRAND EST.

Aux plateaux sauvages / FABRIQUE ARTISTIQUE ET CULTURELLE de la ville de paris / 5 rue des plâtrières,
75020 paris / lesplateauxsauvages.fr

J'ai saigné, de Blaise Cendrars, mise en scène Jean-Christophe Cochard et Jean-Yves Ruf, Les Plateaux Sauvages

Déc 04, 2021 | Commentaires fermés sur J'ai saigné, de Blaise Cendrars, mise en scène Jean-Christophe Cochard et Jean-Yves Ruf, Les Plateaux Sauvages



© Alban Van Wassenhove

ff article de **Nicolas Brizault**

En 1915, Blaise Cendrars, est dans la Légion étrangère, en Champagne, et il est blessé, on lui ampute le bras droit. Dans ce petit texte, *J'ai saigné*, qui fera partie de *La vie dangereuse*, publié en 1938, il raconte, décrit presque, l'évacuation des blessés, avec à la fois cris et silence. Douleur, souffrance, empathie des conducteurs d'ambulances qui tentent d'éloigner ces corps de la fureur. Blaise Cendrars sera déposé dans l'hospice religieux de l'évêché de Châlons-sur-Marne. *J'ai saigné* n'est plus alors les bombardements, les tranchées, mais ce qui en ressort, tente d'en ressortir, avec l'aide ici de madame Adrienne, un étrange concentré de bonté absolu, repérant chez Blaise Cendrars d'abord un ami avec lequel elle discute, expose l'anéantissement presque général dévastant cet hospice, sa lutte, sa fatigue qu'elle jugerait presque honteuse qui en ressort. Madame Adrienne trouve un allié chez cet homme et lui demande de l'aide, qu'il aille parler, parler encore et encore dans les chambres d'hommes foutus ou soutenir aussi ceux qui lentement vont s'en sortir.

Jean-Yves Ruf est sur une scène quasi déserte, un lit vide, deux petites tables, le texte est si plein qu'il n'a pas besoin de grand-chose d'autre. Il a mis en scène cette violence et cette lutte contre avec Jean-Christophe Cochard. Tous les deux ont trouvé tant d'évidences dans ce texte qu'ils ont pensé les déposer, les lancer, pour que les images, les idées viennent d'elles-mêmes. La réussite se mêle ici au sale absolu de la guerre. Dans une simplicité considérable, voyez, seulement. Jean-Yves Ruf et Jean-Christophe Cochard ne se sont pas lancés dans une sur-présentation, dans d'obscènes vagues de démonstration. Le texte, une voix, un corps qui le transportent. Et cela suffit tout à fait. Ici ou là le fonctionnement s'affaisse. Comme si le rien splendide l'était trop justement, comme si le vide brandissait de petits panneaux expliquant son parfait fonctionnement. Alors là on sait que nous sommes dans le 20e, à Paris. Et puis la lumière revient, tout repart.

Et Jean-Yves Ruf nous donne l'impression que nous sommes au calme, en toute sécurité et que nous lisons. Que Blaise Cendrars est là, page après page et que nous avons bien fait ce soir de choisir ce livre qui traînait dans la bibliothèque. Il y a explosions, nuits boueuses d'hivers, odeurs de la vie qui tente de rester là. Texte terrible, mise en scène et jeu épousant presque le calme pour mieux le faire retentir. Et il retentit. La guerre devant et derrière, la mort et la lutte contre, les hommes ne pouvant lutter contre le jeu des fous et les hommes et les femmes qui font tout pour. Images de 1915 et très contemporaines.



J'ai saigné, de Blaise Cendrars

Mise en scène Jean-Christophe Cochard et Jean-Yves Ruf

Scénographie : Aurélie Thomas

Création lumière : Christian Dubet

Régie lumière : Arno Seghiri

Avec Jean-Yves Ruf

Du 29 novembre au 11 décembre 2021

Du lundi au vendredi à 19 h et le samedi à 16 h

Durée 1 h 20

Les Plateaux Sauvages

5 rue des Plâtrières, 75020 Paris

Réservations : 01 83 75 55 70

De 10 h à 13 h et de 14 h à 18 h

info@lesplateauxsauvages.fr

www.lesplateauxsauvages.fr

CRITIQUE

J'ai saigné

12 DÉCEMBRE 2021

Rédigé par Yves POEY et publié depuis Overblog



© Photo Y.P. -

Une chambre d'hôpital, de ce vert improbable qu'on connaît tous...

Des murs couverts de traces de moisissure...

Un lit et une chaise en fer, des décombres, un abat-jour qui pend...

Il arrive à cour. Lentement. Avec un bras en moins.

Lui, c'est Blaise Cendrars.

Septembre 1915. Engagé volontaire à la Légion étrangère, sur le front de Champagne.

Il va y perdre son bras droit, l'amputation l'obligeant à changer de main d'écriture.

Il va y perdre son bras droit, l'amputation l'obligeant à changer de main d'écriture.

Par la force des choses, il deviendra gaucher...

Une force morale étonnante, une détermination extraordinaire.

Il va se retrouver en convalescence à l'hôpital Sainte-Croix, à Châlons et va faire la connaissance d'une femme magnifique de courage et d'abnégation, sœur Adrienne.

J'ai saigné est un court texte, écrit à la suite de ce traumatisme. Un texte qui raconte les horreurs de la guerre, celles du front bien entendu, mais également et peut-être surtout l'horreur que les « galonnards », les généraux-médecins-chefs peuvent provoquer parmi les simples troufions.

L'horreur insoutenable, jusqu'à provoquer la mort d'un petit berger landais en tentant de prouver à un auditoire la justesse d'une théorie fumeuse.

Un texte qui va également nous parler de rencontres de l'auteur avec des soldats martyrisés par la guerre, et puis de la force de la parole et de l'empathie au service de la guérison, au service de la fraternité et de la solidarité entre soldats qui souffrent.

Comme un message d'espoir, comme une preuve que l'Homme n'est pas si mauvais que ç...

Jean-Yves Ruf lit Cendras depuis son adolescence.

Il a souvent pensé à porter cet auteur sur les planches, en adaptant les célèbres *Prose du Transibérien*, ou *Pâques à New-York*.

En tombant un peu par hasard sur ce texte qui n'est pas l'œuvre la plus connue, il a su que ce serait ce texte qu'il nous dirait.

En costume sombre, un bras dissimulé, il incarne donc le célèbre légionnaire.

Un personnage rendu donc intemporel, universel.

Mais également un homme qui pourrait revenir sur un lieu qui l'a profondément marqué.

Un pèlerinage mémoriel, pour ne rien oublier de ce qui s'est passé ici-même et de la souffrance qui y a régné.

Le comédien est son propre co-metteur en scène de ce spectacle, avec son complice Jean-Christophe Cochard, un autre amoureux de l'œuvre de Cendrars.

Une heure et vingt minutes, pour raconter. Pour dire les mots.

Et quelle façon de les dire, ces mots-là !

Jean-Yves Ruf revient vraiment aux fondamentaux du métier de comédien.

Dire.

Dès les premiers mots, il nous embarque dans ce récit pour ne plus nous lâcher.

La force de sa parole va nous sauter à la figure. Il sera impossible de se détacher de ce que nous allons entendre.

Les paroles, certes, mais également les silences, peut-être aussi importants.

Des silences rendus assourdissants, comme pour nous laisser respirer, comme pour nous faire mesurer de l'ampleur des multiples drames qui se sont joués et se jouent encore devant nous.

Les mots de Cendrars, certes, mais aussi ceux de Sœur Adrienne, du petit berger landais et de ce Maréchal des Logis qui va retrouver difficilement la parole grâce à l'écrivain.

Jean-Yves Ruf est remarquablement éclairé par Christian Dubet.

Il sera entouré de ses propres ombres portées sur les murs par des projecteurs rasants.

Pour la petite anecdote, Christian Dubet est le fils du dernier gardien du phare d'Ouessant.

Ces ombres successives, sur les trois murs du plateau pourraient être le résultat de l'éclairage central et circulaire d'une grosse lentille de Fresnel.

Et nous de visualiser les différents personnages, l'enfer de la guerre et la souffrance.

Dire pour montrer.

Dire pour mettre en image.

Un comédien sur une scène au service d'un grand auteur. Retour aux fondamentaux

Ce spectacle est de ceux qui marquent durablement les spectateurs. J'en veux pour preuve les lycéens qui sont sortis bouleversés de ce magnifique moment de théâtre.

Une leçon de théâtre !

Hier, c'était la dernière à Paris, aux Plateaux Sauvages.

Nul doute que ce spectacle partira en tournée, et sera repris ici ou là, et notamment à Thonon les 1er et 2 mars prochains.

Il faudra alors impérativement diriger vos pas sur les traces de Blaise Cendrars admirablement mises en voix par Jean-Yves Ruf.

Soutenu par



**MINISTÈRE
DE LA CULTURE**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

Chat Borgne Théâtre | ARTCENA

Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre

<https://www.artcena.fr/annuaire/organismes/chat-borgne-t...>

RENCONTRE

RENCONTRE





Scène

Jean-Yves Ruf : « C'est un texte sur la meilleure manière de soigner les gens »

Mémoire et renaissance

Propos recueillis par Marjorie Bertin

22/11/2021 - numéro 153 • Entretien

Jean-Yves Ruf poursuit son exploration personnelle du corps de l'acteur avec *J'ai saigné* de Cendrars. Un monologue qu'il interprète et met en scène avec Jean-Christophe Cochard aux Plateaux Sauvages.

C'est la deuxième fois que vous interprétez un monologue après *Zoophile* d'Antoine Jaccoud, à Lausanne, en 2017. Qu'est-ce qui vous plaît dans cette démarche ?

Même si j'ai une formation d'acteur, j'ai joué assez peu. Lorsqu'Émilie Charriot m'a proposé d'interpréter ce texte, qui n'a rien de zoophile contrairement à ce que dit son titre et qui n'était pas vraiment un monologue puisque j'étais avec un âne sur scène (*rires*), j'étais aussi terrorisé qu'excité ! Cette expérience m'a beaucoup plu, je voulais l'approfondir. Par ailleurs, j'avais mis en scène Jean-Christophe Cochard, dans un solo sur un texte de Péguy, alors il me rend la politesse (*rires*). Quand on met en scène un solo, on est dans le processus de l'acteur, on apprend énormément. Le comédien sera seul en scène, cela demande une grande confiance. L'interpréter correspond enfin à une envie de réengager mon corps en tant qu'acteur.

***L'Or* est parfois mis en scène, *J'ai saigné*, jamais. Pour quelles raisons vous emparez-vous de ce texte peu connu ?**

Je l'ai reçu d'un comédien qui m'envoie de temps en temps des livres qui lui ont plu.

Je l'ai lu et je l'ai trouvé très fort. C'était le début de l'idée de le jouer en solo. Quelque chose me touchait profondément, notamment sa résonance contemporaine. Le titre peut paraître trompeur là aussi : *J'ai saigné* porte beaucoup sur la guérison. Et puis bien que cela soit autobiographique, Cendrars y parle peu de lui. L'action se passe dans un hospice où après avoir été touché par un éclat d'obus sur le Front de Champagne, en 1915, Cendrars, amputé de son bras droit se trouve en convalescence trois semaines. Il s'y soigne en soignant les autres, grâce à une infirmière, Madame Adrienne qui lui demande de raconter des histoires à d'autres blessés. C'est aussi un texte sur l'importance des soins psychologiques, en opposition à une certaine médecine mécaniste.

Pourquoi avoir fait appel à Jean-Christophe Cochard pour co-signer la mise en scène ?

C'est toujours bien d'avoir un regard. Je n'ai jamais pu imaginer créer et jouer en même temps. Ce n'est pas seulement une question de compétence. Les plaisirs sont aussi très différents lorsque l'on est metteur en scène et comédien ! Jean-Christophe est un artiste très fin qui aime avoir les textes en bouche, les apprendre même lorsqu'il ne s'agit pas de les jouer d'ailleurs, parfois juste pour lui.

Comment envisagez-vous la mise en scène ?

Je dis le texte tel qu'il a été écrit. On ne l'a pas adapté. Il comporte comme une dramaturgie pleine d'oralité, très belle. Il n'y a ni son, ni vidéo. La lumière accompagne la pensée du texte. Dans un solo le lieu de la mise en pensée importe le plus. On a imaginé un petit hôpital de campagne désaffecté des années après les faits. Comme une chambre claire où se révèlent des souvenirs. Je suis très bien habillé comme pour honorer la mémoire de ceux qui y vécurent. Le personnage revient, c'est une sorte de pèlerinage de la mémoire et de cette renaissance.

***J'ai saigné*, mise en scène de Jean-Yves Ruf, texte de Blaise Cendrars, Plateaux Sauvages, du 29 novembre au 11 décembre.**

Informations et réservations en suivant [ce lien](#).

OLIVIER SAKSIK
ELEKTRONLIBRE

Manon Rouquet
communication et presse
06 75 94 75 96 / 09 75 52 72 61
communication@elektronlibre.net

Olivier Saksik
presse et relations extérieures
06 73 80 99 23 / 09 75 52 72 61
olivier@elektronlibre.net

Cindel Cattin
communication
06 79 16 94 25 / 09 75 52 72 61
assistante.com@elektronlibre.net

Bienvenue sur le site de la revue Ub

PANIER

UBU

Scènes d'Europe

European stages

ACCUEIL

UBU L'HEBDO

ACHETER

NUMÉROS

CONTACT

PANIER

Histoires de vie et

© DR Aglaé Bory : *La Disparition du paysage* de Jean-Philippe Toussaint, avec Denis Podalydès (Sociétaire de mise en scène : Aurélien Bory)

Histoires de vie et de mort

PAR CHANTAL BOIRON

Est-ce à cause de la pandémie, est-ce dû à une plus grande difficulté de monter, de répéter de grosses productions d'incertitude sanitaire, on a vu sur nos plateaux, depuis la rentrée de septembre, encore plus de « solos » que scène, c'est souvent la rencontre entre un comédien et un écrivain, le « coup de cœur » d'un acteur ou d'une écriture. Ainsi, Denis Podalydès avec *La Disparition du paysage* de Jean-Philippe Toussaint : un récit que le comédien sans que celui-ci soit d'ailleurs au courant... Ou encore, Jean-Yves Ruf avec *J'ai saigné*, une nouvelle de Blaise Cendrars.

Si nous faisons ici un parallèle entre les deux spectacles, c'est parce qu'ils nous bouleversent par la profondeur qu'ils contiennent, par la vérité des comédiens mais encore parce qu'il est question dans les deux récits d'un fait réel dont le narrateur, le « je » que nous écoutons parler, est à la fois le témoin et l'une des victimes.

Chez Cendrars, il s'agit de la bataille de Champagne en 1915, l'une des plus meurtrières de la Première Guerre mondiale, gravement blessé, amputé de son bras droit. Dans le récit de Jean-Philippe Toussaint, il s'agit de l'attentat à la station Maelbeek, dans une rame du métro de Bruxelles, le 22 mars 2016.

La Disparition du paysage

C'est **Aurélien Bory** qui signe la mise en scène et la scénographie de *La Disparition du paysage* dont la création a eu lieu au Bouffes du Nord, en novembre dernier (1). Sur le plateau vide, un homme, seul, tourne le dos aux spectateurs, contraint à l'immobilité. Devant lui, un écran : on y voit un ciel changeant où défilent, tout d'abord, des nuages gris et plus menaçants. On se laisse captiver par la voix de **Denis Podalydès**, une voix calme, presque tendue, qui nous entraîne vers un ailleurs mystérieux. On se laisse captiver par l'écriture de **Jean-Philippe Toussaint**, l'étrange raconte. En convalescence à Ostende, le narrateur (qui a bien des points communs avec l'auteur) nous dit ne pas se souvenir d'un accident de la route ou d'un attentat. Il explique passer ses journées dans son appartement au 6^{ème} étage d'où il regarde, depuis des mois, toujours le même paysage, le ciel et la mer, observant le déplacement des nuages et le cycle du soleil : « *La fenêtre est un tableau, un rectangle parfait...* »

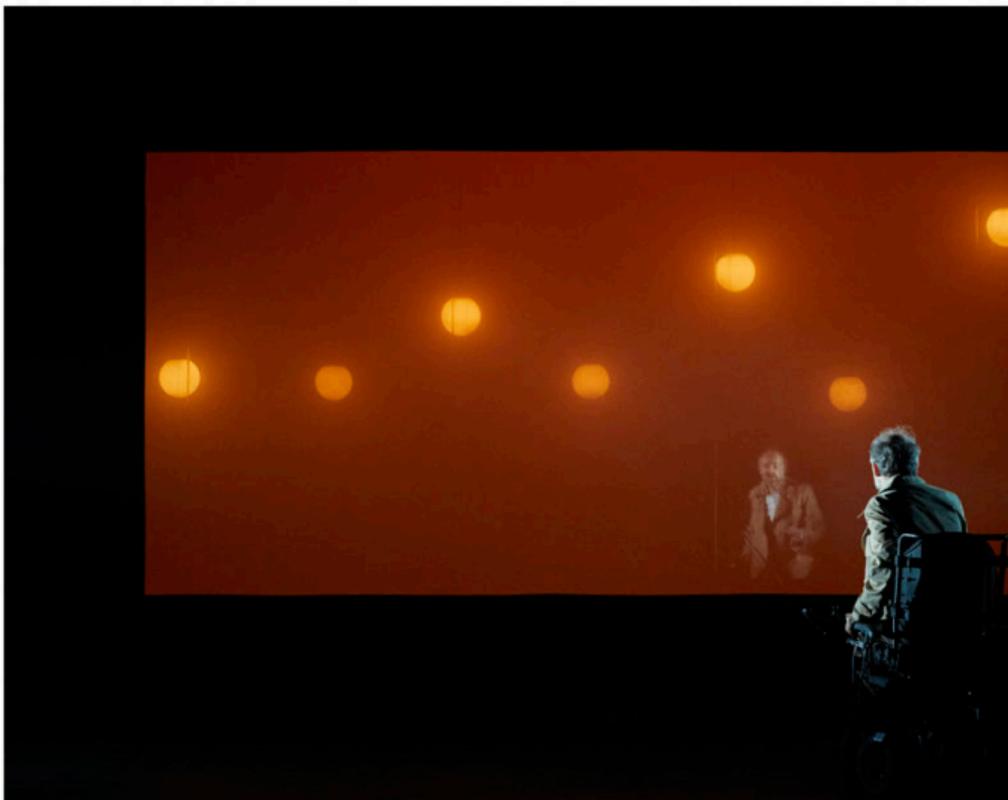
Le paysage que le spectateur découvre sur l'écran, c'est donc celui que l'homme regarde de sa fenêtre. Mais, s'avère être le départ d'une construction abstraite et imaginaire. Sur l'écran, le ciel rougit. Le narrateur croit alors à « *paysages asiatiques* », la ville de Tokyo où il a situé l'un de ses romans, écrit justement dans ce même appartement. Ses souvenirs et la fiction, ses hallucinations et les réminiscences de ses romans s'entremêlent. C'est une mémoire « *éparse, dissociée* » que la sienne.





© DR AGLAÉ BORY : DENIS PODALYDÉS DANS LA DISPARITION DU PAYSAGE DE JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

Dans un bruit de fauteuil, il se retourne enfin vers nous. Il parle de l'hôpital où il s'est retrouvé dans le coma. Mais aussi désincarné, aussi lointain. Un néon apparaît sur l'écran, comme le symbole d'une chambre d'hôpital. Mais pas de personnes 'réelles' qu'il évoque, la présence de ceux qui sont venus à son chevet : M. sa compagne, sa mère, mais il les entend mais ne peut leur parler. Là encore, tout reste abstrait. L'écran s'emplit de brume, c'est un épais brouillard de la plage d'Ostende. Bloqué dans « *un présent qui s'étire à l'infini* » mais sans rien où s'accrocher, et sans après, le personnage désespérément de reconstruire son passé disparu, comme un puzzle. Des sons, des images surgissent. À un moment, il se souvient de son rendez-vous, un matin de mars, au Café Métropole de Bruxelles. Les souvenirs de cette nuit sont très précis, très concrets : son réveil, le café qu'il s'est fait avant de partir de chez lui, le bus 79 qu'il a pris pour aller un peu plus tard, en sens inverse, pour regagner le centre... Et, finalement, le métro... et la fulgurance d'un éclat.



© DR AGLAÉ BORY : DENIS PODALYDÉS DANS LA DISPARITION DU PAYSAGE DE JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

Désormais, l'écran rapetisse et s'agrandit, redevient rouge. L'image, le tableau si l'on préfère, semble désormais être extérieure. Le narrateur nous parle d'ouvriers qui bétonnent la terrasse du casino d'Ostende, que l'on devine mais que l'on ne voit réellement sur l'écran. Spectateur des travaux d'élévation, son horizon se bouche peu à peu. Sa solitude devient de plus en plus grande. Le voilà face à un mur de béton. C'est la disparition du paysage et de la vie. Une disparition du paysage concomitante à celle du personnage. La vérité éclate soudain comme une évidence. L'attentat. Tout ce qu'il nous a décrit, tout ce qu'il a cru voir depuis sa fenêtre d'Ostende, c'est probablement la dernière image, ses dernières pensées avant le meurtre. Les choses de la vie.

de sa vie avant l'attentat, ses dernières images, ses dernières pensées avant la mort... Les choses de la vie.

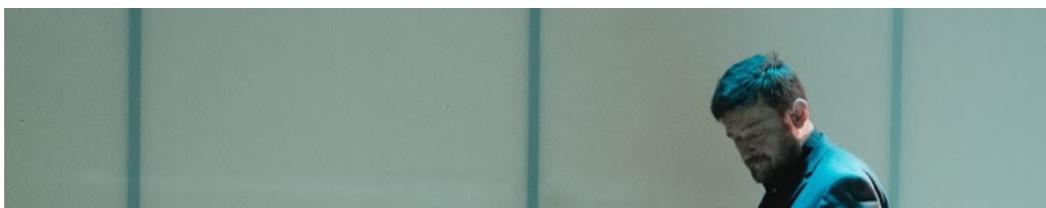
J'ai saigné



© DR ALBAN VAN WASSENHOVE : JEAN-YVES RUF DANS *J'AI SAIGNÉ* DE BLAISE CENDRAS, MISE EN SCÈNE: JEAN-CHRISTOPHE COCHARD ET JEAN-WASSENHOVE

Dans *J'ai saigné*, c'est le chemin inverse que va accomplir **Blaise Cendras**, et avec lui le narrateur, dans une ir très intense de **Jean-Yves Ruf**. Cette fois, nous irons de la mort vers la vie, du traumatisme à la guérison. Le c en scène avec **Jean-Christophe Cochard**. Le décor d'**Aurélie Thomas**, respectant l'épure de l'écriture de Cer médical et une chaise de fer. Nous sommes en 1915, à l'évêché de Châlons-sur-Marne transformé en hôpital (Cendras a été transporté après avoir été gravement blessé sur le front. Il a perdu une partie de son bras droit que 28 ans. Le Poète va nous faire vivre, avec véhémence et une rare sobriété, la 'boucherie' que fut la Grand infernale des obus, les morts qui s'accumulent dans les tranchées, les souffrances et le désespoir des soldats: chair.. Mais, il y a toujours chez lui un humour, une espèce de légèreté qu'il garde même dans les instants les doute, le signe de son amour pour la vie et d'une combattivité extraordinaire.

Cendras nous parle surtout des rencontres humaines qu'il a faites durant sa convalescence : le conducteur d'une couverture alors qu'il gisait nu sur un brancard, la douceur de sœur Philomène et le dévouement de Mac en chef, envers les cas les plus désespérés comme le petit berger des Landes. Des femmes au grand cœur (folie des hommes, par exemple, ce médecin parisien, arrogant et autoritaire, qui fera mourir le petit berger.



© DR ALBAN VAN WASSENHOVE : JEAN-YVES RUF DANS *J'AI SAIGNÉ DE BLAISE CENDRES*

Ce que l'on perçoit, c'est le courage de Cendras, sa solidarité avec les autres. Jamais, il ne s'attarde sur cette c'était pourtant son outil de travail à lui, l'écrivain. Il garde le moral, envers et en dépit de tout. Il regarde les autres comme il peut, effectue tout ce que lui demande Madame Adrienne pour tenter de les soulager, comme un trépané. Lui-même fera sa propre rééducation avec les moyens du bord. Et apprendra patiemment, obstinément, de sa seule main gauche.

Dans le petit espace des Plateaux Sauvages, Jean-Yves Ruff donne une présence intense à l'écrivain. Il a sa fonction sur la scène, va et vient de la chaise au lit, s'assoit, réfléchit, s'adresse à nous, spectateurs, nous rend toujours tant de choses humaines qui nous touchent par leur vérité tragique. Magnifique conteur, Cendras redonne vie à ces petites choses observées durant des semaines dans un hôpital de guerre, à des personnes qui ont réellement existé et dont on a perdu l'espérance. Il leur rend hommage par son écriture. C'est à la fois un récit autobiographique et une page d'histoire. C'est un beau spectacle.

1) *La Disparition du paysage* de Jean-Philippe Toussaint, avec Denis Podalydès, Sociétaire de la Comédie-Française
scénographie: Aurélien Bory

Du 18 au 27 novembre 2021 au Théâtre des Bouffes du Nord à Paris. Puis tournée dans toute la France : le 1^{er} novembre 2021 à la Comédie nationale de Montbéliard ; le 10 février et le 11 mars 2022 à l'Agora, PNC Boulazac-Aquitaine ; le 22 février 2022 à la Comédie Etienne-du-Rouvray ; le 25 février au Grand Théâtre d'Angers (Hivernales du Festival d'Anjou) ; du 15 au 18 mars 2022 à la Comédie Cité, CDN Toulouse-Occitanie ; du 23 au 25 mars 2022 à La Coursive, Scène nationale de La Rochelle ; le 8 avril 2022 à Chelles ; le 19 avril 2022 au Théâtre du Luxembourg, Meaux ; les 11 et 12 mai 2022, à Bonlieu, Scène nationale de Meaux

Le texte de *La Disparition du paysage* de Jean-Philippe Toussaint est publié aux Éditions de Minuit

2) *J'ai saigné de Blaise Cendras*, avec Jean-Yves Ruff, mise en scène: Jean-Christophe Cochard et Jean-Yves Ruff
Thomas – Chat Borgne Théâtre – du 29 novembre au 11 décembre 2021 : Les Plateaux Sauvages à Paris.

Les 1^{er} et 2 mars 2022 à la Maison des Arts du Léman à Thonon/Évian.

Live en Alsace

Jeux vidéo

Gastronomie

Cinéma

Musique

Théâtre**DNA** Jean-Yves Ruf interprète « J'ai Saigné » de Blaise Cendrars au Taps Laiterie à Strasbourg

Seul en scène, le comédien, metteur en scène et pédagogue Jean-Yves Ruf s'empare de *J'ai saigné* de Blaise Cendrars. Un texte qui raconte, sans fioritures, sa convalescence à la suite de l'amputation de son bras droit, en septembre 1915.

Veneranda PALADINO - 07 mai 2023 à 12:00 - Temps de lecture : 2 min



Jean-Yves Ruf continue à creuser l'art de l'acteur. Photo Alban VAN WASSENHOVE

C'est un texte autobiographique poignant mais digne. Le narrateur et personnage clef de *J'ai Saigné*, une nouvelle en trois chapitres, c'est Blaise Cendrars lui-même. « Écrit vingt ans après les faits, ce texte m'a profondément touché », confie le comédien Jean-Yves Ruf (C^{ie} Le Chat borgne, installée en Alsace) qui le porte seul en scène. C'est ce recul qui touche juste dans ce récit. Pas d'apitoiement, de sensationnalisme, la langue est directe, sans fioriture et le ton pudique, observe Jean-Yves Ruf que met en scène son complice, Jean-Christophe Cochard. Les deux Jean se connaissent bien, Cochard jouait Péguy dans un spectacle mis en scène par Ruf. On sent que cette période a été fondatrice pour Cendrars, qui vient de perdre sa main d'écriture.

Sa capacité d'empathie

Nous sommes en 1915, l'auteur a 28 ans. Il est soldat et blessé sur le front en Champagne. Transporté à l'hôpital de Châlons-sur-Marne après avoir été amputé de sa main droite sur le champ de bataille, Blaise Cendrars doit alors apprendre à faire le deuil de ce membre et à vivre sans.

Combatif, le narrateur fait tout pour aider Madame Adrienne, une infirmière au grand cœur et encourage également les autres soldats blessés. Cendrars sera alors amené à partager la chambre de ce berger qui a reçu dix-sept éclats d'obus dans le corps, et plus tard d'un maréchal des logis qui a perdu l'usage

de la parole. Adrienne est intuitivement persuadée que l'aspect psychologique est vital. Ensemble, ils cherchent de manière empirique à pallier une médecine trop mécaniste et à reconstruire également le psychisme de ces êtres démolis.

Écrit de la main gauche, celle du cœur, *J'ai saigné* permet à Cendrars de décrire un chemin secret et intérieur qui le ramène à lui-même et à sa complétude d'être humain. « Et pour cela il ne s'étale pas sur lui, mais au contraire trouve les mots pour faire revivre des êtres perdus sur des chemins de souffrance, remarque le comédien. Il passe par l'autre, les autres, et sa capacité d'empathie. « Cendrars rend hommage à cette femme qui lui a rendu son humanité », relève Jean-Yves Ruf. Cendrars se soigne en soignant ». Comédien, metteur en scène et pédagogue, il éprouve sur le plateau ce même vertige qu'est la peur. « On se met en danger avec un texte, cela nourrit aussi l'enseignement et le travail avec mes collègues ».

En ces temps troublés, ce récit direct, simple, délicat, qui déploie des résonances profondes sur notre rapport à l'autre, à la souffrance, au combat intérieur, à la guérison est plus qu'essentiel.

Les 10 et 12 mai à 20 h 30 et le 11 à 19 h au Taps Laiterie, à Strasbourg. Durée : 1 h 20, dès 14 ans. Tarifs de 6 à 18 €. taps.strasbourg.eu